

# Introduction

Le principe de la souveraineté nationale exerce une influence décisive sur les représentations contemporaines de la légitimité politique. Les États, quel que soit leur régime, ou les peuples qui aspirent à jouir de leur indépendance, sont censés incarner des nations. L'autorité de leurs dirigeants tient au fait, ou à la fiction, qu'ils représentent une communauté nationale, qu'ils s'expriment et agissent en son nom, qu'ils assurent sa cohésion interne et sa sécurité. Les gens qui forment une nation ont des liens de solidarité privilégiés. Ils se réclament d'une même histoire ; ils ont des repères culturels analogues, des institutions et des projets politiques communs. Les citoyens, plus largement les individus formant la nation, partagent des sentiments d'identité collective, phénomène qui détermine un aspect essentiel de leurs rapports de solidarité.

Cette conception de la souveraineté est née avec les révolutions américaine et française. Elle s'est imposée progressivement au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'ensemble de l'Europe, inspirant la création de nouveaux États, notamment de la Grèce, de la Serbie, de la Belgique, de l'Italie et de l'Allemagne. Son avancée a signifié aussi la transformation assez générale des régimes politiques et de l'ordre international. Elle a par ailleurs influencé les élites dirigeantes de l'Amérique latine, de l'Empire ottoman et du Japon. Après la Première Guerre mondiale, le principe du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » reçut un soutien enthousiaste du président américain Woodrow Wilson et inspira la rédaction des traités de paix qui conduisirent à la création de nouveaux États en Europe centrale et dans les Balkans. Ce principe fut ensuite inscrit dans la Charte des Nations unies, donnant un appui au grand mouvement de décolonisation et à la désintégration des empires européens. Depuis lors, tous les États, quelle que soit leur inspiration doctrinale, ont repris à leur compte ce modèle de souveraineté. Il n'existe aujourd'hui aucun idéal de souveraineté qui n'exerce une empreinte aussi forte, durable et universelle sur la politique contemporaine, légitimant les institutions et les fonctions

d'intégration des États, la définition de leurs intérêts, leurs prétentions hégémoniques et leur violence. Comment expliquer le développement et la pérennité de cette conception du politique ?

L'idée nationale a pour origine des opinions et des intérêts politiques, mais elle mobilise aussi la sphère des croyances et des émotions. Les gens qui font partie d'une nation prétendent assumer des liens d'association politique privilégiés ; ils imaginent partager des valeurs, des aspirations et des intérêts communs. L'invention et le développement de la nation furent indissociables du nationalisme, une idéologie vouée à sa légitimation et surtout à l'exaltation de cette communauté politique. Quelle est la nature de ces représentations de la nation et des illusions qu'elles entretiennent ? Ont-elles un substrat fantasmatique commun ? Comment élucider les fanatismes qu'elles ont entretenus dans le passé, les tragédies guerrières qu'elles ont inspirées dans la première partie du xx<sup>e</sup> siècle et qu'elles continuent d'influencer dans le cadre des ethnonationalismes contemporains ? Cet essai a pour but de répondre à ces questions.

On dispose de bonnes analyses centrées sur la construction des États-nations, sur les conditions socio-économiques et culturelles qui ont favorisé leur formation, ainsi que sur les choix politiques et militaires qui ont marqué leur naissance et leur développement. En outre, les origines doctrinales et les circonstances historiques qui ont présidé aux conceptions de la souveraineté nationale en Europe, puis à leur expansion dans le reste du monde, ont fait l'objet d'une importante littérature. En revanche, les études portant spécifiquement sur les idées nationalistes et leur audience ont trop souvent pour défaut de reproduire leurs énoncés discursifs formels et de décrire les engagements politiques et culturels qu'elles animent. Pour éclairer les motivations des acteurs de ces mouvements, ces travaux ont tendance à paraphraser les discours de leurs militants et recourent parfois à une psychologie du sens commun pour en décoder la signification. Certains historiens des idées prennent au pied de la lettre la rhétorique des nationalistes, en s'efforçant de classer leurs positions dans l'éventail des courants de pensée allant de la gauche à la droite. Or, confrontés à la pluralité et aux métamorphoses des discours nationalistes, ils s'avèrent incapables d'expliquer leurs points de convergence idéologique, leurs thèmes récurrents, leurs fondements émotionnels communs.

Dans cette perspective, une certaine historiographie française affirme qu'il existe une conception progressiste de la nation, d'inspiration humanitaire, généreuse et émancipatrice, guidée par les idéaux de démocratie, d'égalité, de liberté et de droits de l'homme. *A contrario*, il y aurait un nationalisme conservateur, porté à la xénophobie, au populisme et surtout à l'antisémitisme. Raoul Girardet établit aussi une distinction entre un nationalisme d'essence libérale, émancipateur, porteur d'une revendication de souveraineté nationale, et un nationalisme conservateur, celui qui s'affirmerait vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en défendant la primauté des valeurs et des intérêts nationaux. En France, après la défaite de 1871, l'héritage révolutionnaire revendiqué par la génération des républicains aurait ainsi fait place au «nationalisme des nationalistes», d'orientation antiparlementaire<sup>1</sup>.

Dans une veine un peu semblable et encore plus schématique, Michel Winock affirme qu'il existe un nationalisme républicain qui dès ses origines, «déclarait la paix au monde, mais se tenait prêt à affronter les tyrans, les armes à la main<sup>2</sup>». C'est le nationalisme d'une France émancipatrice, inspirée par des idées progressistes et généreuses. Le versant négatif du nationalisme, qui se serait affirmé vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, procéderait au contraire d'une réaction romantique hostile à l'esprit des Lumières. Cette perspective reste à la surface des idées nationalistes ; elle n'éclaire pas leurs fondements et leur véritable signification. Elle fait partie d'une «histoire commémorative» qui n'est pas dépourvue de la ferveur nationaliste, dans la mesure où elle rejoint plus ou moins explicitement l'idée que la France éclaire les progrès de l'humanité. Elle occulte le fait que les courants «progressistes» du nationalisme furent animés par des partisans de la terreur au cours de la Révolution et, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, par des adeptes d'une démagogie chauvine, aussi bien que par d'ardents défenseurs de l'impérialisme et du racisme.

Dans la même logique simplificatrice, on oppose volontiers un nationalisme civique issu des grands principes de 1789, dont les origines et les finalités auraient été essentiellement politiques, à un nationalisme culturel et romantique qui se serait épanoui en Europe centrale et dans les Balkans. Il y aurait donc un bon nationalisme, celui de la «communauté des citoyens», de souche française, qui devrait être opposé à un nationalisme d'origine ethnique, qui aurait provoqué et justifié depuis la fin du XIX<sup>e</sup> les pires crimes politiques.

L'extermination des juifs et d'autres minorités culturelles par les nazis serait en effet l'aboutissement de cette forme particulièrement néfaste de nationalisme.

Cette opposition entre les orientations civiques et ethniques de la nation, si justifiée puisse-t-elle être du point de vue éthique et politique, a également pour défaut de refléter sans distance le discours des acteurs, sans véritable démarche interprétative, comme si leurs propositions et leur rhétorique résumaient leurs intentions. En réalité, l'invention de la nation est toujours une construction politique, marquée par les rapports de puissance, mais les élites qui défendent ce projet peuvent utiliser différents arguments pour affirmer leur volonté d'autonomie collective et pour promouvoir une conscience nationale.

En opposition aux explications idéalistes du nationalisme, l'historiographie marxiste cherche les fondements de cette idéologie dans les phénomènes d'aliénation culturelle et psychologique engendrés par les modes de production capitalistes. Elle s'emploie à mettre à jour les orientations instrumentales du nationalisme, tout en affirmant que cette idéologie diffuse une « fausse conscience » dans les masses. Selon cette perspective, le nationalisme sert les intérêts des classes dirigeantes, même lorsqu'il est articulé et propagé par des groupes sociaux moins privilégiés. Il n'est pas rare que la notion de « petite bourgeoisie » devienne un concept fourre-tout, auquel on confère de surcroît une valeur explicative des pires aspects du nationalisme, des fascismes en particulier. En réalité, il ne suffit pas de souligner les intérêts socio-économiques des gens qui inspirent et propagent le nationalisme, encore faut-il éclairer les raisons pour lesquelles les illusions qu'ils avancent ont une audience si large, trouvant des adeptes dans toutes les catégories sociales.

Pour bien comprendre le nationalisme, il convient de mobiliser un cadre interprétatif qui dépasse la perspective de l'histoire des idées traditionnelles, ainsi que les considérations sociologiques sur la stratégie des classes dirigeantes et l'aliénation des masses. Le nationalisme a revêtu des significations différentes au cours du temps, au gré des circonstances politiques et des transformations sociales. Il a intégré dans son discours tout un éventail de positions : d'une revendication « raisonnable » de souveraineté nationale, incluant les idées de liberté individuelle, d'égalité sociale et de gouvernement démocratique, à

l'expression d'une exaltation passionnée de l'État, de sa cohésion intérieure, de sa puissance, de son honneur, et de ses ambitions territoriales, et, le cas échéant, de son impérialisme. Les dérives et les contradictions intellectuelles des nationalistes ont été fréquentes, aussi bien que leurs itinéraires bizarres de l'extrême gauche à l'extrême droite, du pacifisme absolu au fanatisme belliqueux le plus incandescent.

On n'avance guère dans la compréhension du nationalisme en réduisant cette idéologie à ses dimensions intellectuelles, en se contentant de suivre ses propositions doctrinales, au demeurant fragiles, tout en esquivant l'analyse de ses dimensions émotionnelles et de ses virtualités contradictoires. Malgré la nature composite de son discours, en dépit de ses spécificités doctrinales et des engagements protéiformes qu'elle a promus, l'idée de nation a véhiculé un ensemble de thèmes convergents qui ont constitué la trame de toutes ses expressions ; elle a encouragé des postures émotionnelles et des attitudes qui furent d'une constance remarquable. Les nationalistes assouvissent en effet dans leurs croyances et leurs aspirations un besoin de dignité, qui s'affirme par une hostilité ou tout au moins par une défense ombrageuse de leurs frontières politiques et symboliques à l'encontre des peuples étrangers. Leur quête de reconnaissance et d'identité comprend l'envie d'appartenir à une communauté de haut lignage historique, chargée d'assumer une destinée exceptionnelle, sous l'égide de dirigeants hors pair. Leur demande comprend le besoin d'une communauté harmonieuse, dont seraient exclus les dissidents ou ceux qui sont soupçonnés de contrarier ce projet, position qui entretient nécessairement des tendances agressives. Leur exigence s'avère inséparable d'un besoin de supprimer toute forme de dissidence intérieure. Discours d'affirmation identitaire, la défense de la nation porte toujours en elle des ferments de sectarisme, de haine et de fanatisme, même lorsqu'elle se justifie en se définissant comme « patriotique ». Dans cette même logique, l'idée de nation n'a cessé d'être avancée pour justifier la conquête du pouvoir, plus largement pour offrir un vernis tolérable à l'expression de toutes sortes de passions, dont certaines s'avèrent inavouables. Quelle qu'ait été l'élévation morale de ses principes originels, de ses revendications de liberté et d'égalité, le projet national ne s'est jamais réalisé sans exclusion, sans oppression et sans violence.

La psychanalyse est d'un grand apport pour interpréter les affects mobilisés par la représentation de la nation, pour mettre à jour les dimensions émotionnelles du nationalisme, les désirs et les mouvements d'idéalisation qui en découlent. L'idée de nation est source d'illusions, au sens freudien du terme. Elle comprend des aspirations et des représentations du monde qui, sans être nécessairement erronées, sont chargées de désirs. Ses protagonistes l'investissent comme une source de gratification émotionnelle. Elle est un support projectif de besoins pulsionnels et d'envies conscientes ou inconscientes. Freud n'a pas seulement révolutionné la compréhension du psychisme individuel, il a renouvelé l'intelligence des productions culturelles. Comme nous le verrons, l'interprétation qu'il a donnée des besoins et des idéaux qui s'expriment dans la demande religieuse enrichit beaucoup certains des fondements de l'idéologie nationaliste, d'autant plus que cette dernière entretient une parenté évidente avec les spiritualités judéo-chrétiennes.

Le nationalisme, nous le soulignerons également, s'épanouit dans des conditions socio-économiques particulières, avant tout dans les situations de crise et d'insécurité. Or, Freud a également enrichi l'analyse des phénomènes collectifs, ceux qui s'expriment notamment dans les dynamiques de groupe, dans les foules et dans les organisations structurées. Ainsi, il a posé les bases d'une psychosociologie qui s'est avérée d'importance fondamentale pour comprendre les rapports de commandement et de dépendance, les liens de solidarité qui peuvent naître entre des individus et les phénomènes d'allégeance identitaire marquant l'emprise de certains courants idéologiques. Son apport permet de mieux saisir les besoins et désirs individuels et collectifs qui se manifestent dans les attitudes nationalistes. Les illusions, comme les rêves, sont des réalités psychiques constitutives de l'humanité. Elles épargnent aux êtres humains les sentiments pénibles, leur permettant d'éprouver à leur place des satisfactions, même si ces dernières peuvent s'avérer temporaires et factices<sup>3</sup>. Elles sont dès lors inhérentes au développement de l'ordre social, même s'il arrive aussi qu'elles contribuent à sa destruction. C'est la raison pour laquelle, l'éclairage de la psychanalyse constituera un fil rouge de notre démarche, visant à renouveler la théorie du nationalisme.

Il n'est certes pas question de mobiliser les méthodes cliniques de la psychanalyse pour appréhender le vécu intrapsychique des acteurs

du nationalisme, en faisant des emprunts au genre difficile et souvent contestable de la psychobiographie. Il ne s'agit pas non plus de réduire les idées et les mouvements nationalistes à l'expression de pulsions libidinales, à des sublimations pathologiques, et d'ouvrir ainsi la voie à un dénigrement cynique des principes et des promesses de la souveraineté nationale. Cet ouvrage n'entend nullement subsumer le cours des histoires nationales à des réalités émotionnelles, de substituer une interprétation psychanalytique des passions nationalistes à l'étude des circonstances politiques, économiques, sociales et culturelles dans lesquelles elles se sont affirmées. L'idée nationale et les fanatismes qui en découlent reflètent des besoins et des désirs collectifs, mais ces engagements restent inintelligibles sans référence à la trame de l'histoire.

Cependant, si l'on reconnaît que la nation est une construction en partie imaginaire, support de toutes sortes d'aspirations et d'intérêts, il semble justifié de mettre à jour les fantasmes individuels et collectifs qu'elle mobilise. Ainsi, l'objectif de cet essai est de souligner les besoins et les désirs qui s'expriment dans l'idée de nation et surtout dans les manifestations de nationalisme. Il vise à éclairer non seulement les fantasmes collectifs inhérents au développement de ces représentations imaginaires, mais également les conditions socio-économiques et politiques favorisant leur essor. On ne saurait comprendre l'idée nationale, le nationalisme qui lui est associé, en faisant abstraction des évolutions structurelles, des institutions et des idées politiques qui marquent la vie des sociétés et qui influencent le destin de leurs passions. L'histoire contemporaine montre notamment que les périodes de crise économique et d'insécurité collective peuvent entraîner des mouvements nationalistes d'une violence extrême, surtout si les institutions et les dirigeants politiques qui doivent réprimer ou endiguer les besoins pulsionnels des individus et des masses font défaut, et, pire encore, s'ils encouragent le déchaînement de leur agressivité.

L'idée de nation et les passions nationalistes ont pris des formes différentes depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'est bien évidemment pas question dans le cadre de cet essai d'explorer toutes leurs manifestations. Il nous a toutefois paru légitime pour analyser l'articulation entre la politique et l'imaginaire de la nation de choisir quelques exemples significatifs de l'histoire européenne, en nous concentrant

particulièrement sur ceux de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. La Révolution française et l'Empire de Napoléon jouent en effet un rôle décisif dans la naissance et l'expansion du paradigme de la souveraineté nationale. Un peu plus tard, le mouvement des nationalités inspirera l'unité de l'Italie et de l'Allemagne, des États dans lesquels le nationalisme prendra des formes monstrueuses dans l'entre-deux-guerres avec le développement des régimes fasciste et nazi.